

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean-Paul Daoust, Jean-François Poupart, Frédéric Jacques Temple

Hugues Corriveau

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36611ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2006). Compte rendu de [Jean-Paul Daoust, Jean-François Poupart, Frédéric Jacques Temple]. *Lettres québécoises*, (124), 40–41.

☆☆☆ 1/2

Jean-Paul Daoust, *Cobra et colibri*,
Montréal, Le Noroît, 2006, 248 p., 23,95 \$.

À la lumière du jour et de la nuit

« Langoureusement étendu sur la pelouse »

Jean-Paul regarde le monde des arbres et des fleurs, sent çà et là quelques corolles, jouit du cri des oiseaux passeurs : il est dans tous ses états.

BUCOLIQUES

Il est à « l'heure tranquille où les lions vont boire », disait Victor Hugo. On est dans l'émotion pure, dans une sorte d'exaltation emportée par les palpitations du cœur, les émois fugaces, les péripéties fragiles quand le désir immédiat est d'assouvir un goût de vin ou de champagne « *Now!* » (« Le liège », p. 69). Ce qui compte, c'est que « l'ennui [soit] enfin une idée disparue » (« Bonsaï », p. 13).

Mais ce n'est qu'illusion.

À travers cette langueur poseuse, une conscience aiguë du temps qui passe, du corps qui s'en va vaille que vaille, une sorte de déception des heures et des jours propulse ces réflexions par trop légères dans le domaine vraiment grave de la conscience de soi et des êtres. Il y a de quoi désespérer :

*Ces matins où on se précipite
Pour toiletter son squelette
Attaqué par le vert-de-gris
Tel un palais vénitien
Et les cheveux Gorgones
Le sexe caricatural
Dans le visage maquillé
À l'instar de l'âme
Ce puits dédoublé des yeux*
(« Eurydice », p. 94)

Ayant la certitude qu'« une vie s'efface plus vite qu'un geste » (« Scandale », p. 124), Jean-Paul Daoust continue de nous offrir des œuvres de maturité. Et cette conviction donne à l'ensemble de ce recueil une force sous-jacente qui le porte vers des hauteurs que les apparences trompeuses des strass et des légèretés risquent de confondre. Même s'il est facile de voir que « Les mésanges volent affairées / Collines de plumes et de vent / Elles n'adoucissent pas la tristesse » (« Pelure », p. 117). Voilà bien le sens profond de ce recueil, à savoir une nostalgie nelliganienne, une sorte de petit murmure du cœur qui assombrit le geste de danser sa vie, de s'illusionner devant la beauté des corps et l'éphémère griserie des alcools et des bars.



JEAN-PAUL DAoust

LE SON DU CŒUR LAS

Il n'est pas tout à fait vrai, comme il le prétend, que « les mots ont flétri » (« Congère », p. 93), quand on peut ainsi faire surgir de soi une révolte intime et troublante contre

le ravage et l'effritement. La nature sert de paravent, devient une sorte d'Éden enchanteur qui maquille le désastre et la peine. Le fêtard a des retours plus sinistres, et il étourdit cette douleur rentrée avec la musique d'un chœur d'oiseaux et les frissons lents du vent dans les espaces ombreux. Il s'agit de survivre ou de vivre « contre les intempéries du cœur » (« Promenade », p. 73). « Alors je m'enlace / comme on se pend » (« La marque de Caïn », p. 157), dit le poète. Entre les coups de gueule, les éclats chatoyants des bijoux, les costumes de paillettes et d'or, le poète refuse de se laisser gober tout rond, tout vivant. Ça grouille de partout dans cette vie lancée dans la beauté, et il y a ici acharnement à conserver ses trésors, même de pacotilles.

LE POIDS DES MOTS

À la dernière page, Daoust soupçonne que « [...] l'œuf de colibri / risque de servir de friandise / Au cobra insatiable de la critique » (« Cobra et colibri », p. 242). Je crains que jamais un colibri ne rassasie mon appétit. Surtout quand il vole vite, qu'il fait des fions dans l'air et qu'il émet un éclair de couleur, comme des poèmes posés sur des corolles.

☆☆☆ 1/2

Jean-François Poupart, *Tombe Londres tombe*,
Montréal, Poètes de brousse, 2006, 96 p., 15 \$.

Le monde s'enténébre

Les enfants et les adultes morts
dans la douleur.

Dans le très dense recueil de Jean-François Poupart, *Tombe Londres tombe*, se dessinent des traits noirs et mortifères, une jonction entre le délire et la pesanteur du regard porté sur la débâcle universelle, tout entière contenue dans la vision urbaine que la ville anglaise propose au poète, plongeur et vidangeur dans un restaurant près de la gare, troublé par des désirs d'écriture et l'absence de l'être aimé, la



mort errant au-dessus des heures, fondant, oiseau de proie, sur l'imaginaire.

LE FEU NOIR

Il faut avoir le courage d'affronter, dans ces pages, ces « [...] milliers de bras et de corps d'enfants déchirés/ dans le sens de l'humanité » (« À l'heure des bombes... », p. 40) qui s'offrent à nous dans l'insolence de leur désarroi; ou encore, savoir qu'« on recouvre aussi les femmes de braises/ pour leur apprendre/ à supporter le poids du viol/ et chercher sous les passerelles de terre et de laideur/ une race humiliée avec les mouches d'octobre » (« À Londres devant la mosquée... », p. 14); ou bien, comme s'il fallait en rajouter, on doit voir que « [...] sur la grille du cimetière/ on désempale le cadavre d'un rabbin fraîchement enterré/ qu'on a bien dû déterrer puis empaler là/ sur la grille du cimetière » (« À Londres il y a la conversion... », p. 16). Aucune concession ici. Ce recueil n'est pas fait pour les âmes sensibles ou pour les déprimés de toute nature. Oh! que non! Le ton morbide et une certaine complaisance, dans ce qui pourrait s'apparenter à l'esprit gothique très actuel, appesantissent peut-être cette poésie, mais elle demeure remarquable et très forte. Élaguée, elle offrirait une œuvre d'une rare densité, effrayante mais efficace, superbement écrite et donnant du souffle à un regard scalpel et sans peur sur les troubles effarants de la planète. Voici une poésie des confins.



JEAN-FRANÇOIS POUPART

AMOUR D'OMBRE

« Nous sommes aussi dans ce long baiser de langues mortes » (« À Londres tu portes... », p. 17) quand l'amour ne répond plus aux cartes postales du voyageur. En effet, Jean-François Poupart reproduit, dans la partie intitulée « Londres », des cartes représentant des dinosaures, écrites à la main et publiées comme telles, qui racontent sous la forme d'un journal son quotidien désemparé. Il est dans le silence et le désarroi, mais aussi dans cette curiosité de renouer avec l'écriture qui le porte au delà du réel, dans une sorte de délire chthonien. « Je m'occupe de la mort » (« Faire des anges sur la neige », p. 84), dit-il à ceux qu'il aime, à l'enfant surtout, pour protéger le rêve de vivre, pour empêcher la désaffection du monde. Tout est en danger, même au pays des rêves « où la lune est si basse/ qu'on s'y coupe la langue » (« C'est en tombant... », p. 35). Il faut sauver l'enfance, seule échappatoire, car les enfants « [...]

sont la beauté de tout ce qui existe/ la croyance et la réverbération du ciel/ les doigts tachés de feutres multicolores/ ils sont tout ce qui demeure/ tout ce qui est là/ tout ce qui dépassera toujours » (« Dans une petite chambre... », p. 67).

PAROLES INTENSES

Nul doute que cette œuvre de Jean-François Poupart est de celle qui ne laisse pas indifférent, qui rejoint exactement ce à quoi est appelée la poésie quand il s'agit de bouleverser, de tendre des pièges aux secrets du monde. Beau recueil qui emporte le lecteur dans des univers distendus, un peu fous, et surtout pénétrants.



Frédéric Jacques Temple, *Un émoi sans frontières* (accompagné d'un poème de Pierre Morency et d'une œuvre de René Derouin), Montréal, Le lézard amoureux, 2006, 44 p., 11,95 \$.

Il « québécois »

Sur la piste des saisons.

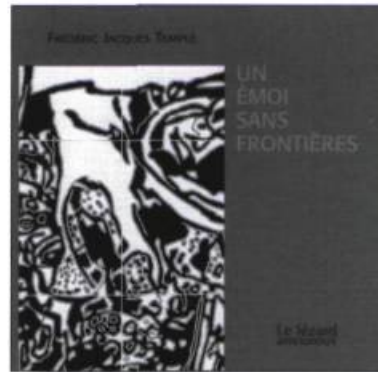
À quatre-vingt-cinq ans, Frédéric Jacques Temple publie quinze poèmes au Lézard amoureux, l'auteur étant lui-même amoureux du Québec qu'il visite régulièrement et réunissant là des textes qui ont été écrits entre 1982 et aujourd'hui, dans la mouvance des grands espaces blancs, de la beauté de la nature et de l'exaltation du paysage.

JE T'AIME ! Ô PAYS !

Cela ne se veut pas neuf, cela n'en a ni la prétention ni le besoin. Il s'agit d'un acte de passion, du moment où l'on accepte de mettre le pied dans un cliché photographique qui correspond au rêve qu'on en avait.

AIMÉ LUI-MÊME, DE SURCROÏT

Temple publie en guise de préface un poème de Pierre Morency qui fait son éloge, qui signe une amitié passionnée et admirative de l'homme. Le texte est beau dans son ancienneté comme on en trouve rarement dans les publications actuelles, nous propulsant en un temps où le genre avait ses lettres de noblesse : « Je me suis mis à penser ce matin/ à mon ami Frédéric Jacques Temple/ Dont la vive présence



là-bas à Montpellier/ Répand une clarté de poésie sur un monde/ Qui plus que jamais en éprouve le manque. » Ces vers de circonstance sont à l'image de la plaquette qu'ils introduisent, avec ce surplus de sentiments frais et éloquents qui rend nostalgique d'un temps où l'amitié se disait avec éloquence.

« LA CLAIRIÈRE DU DÉSIR »

Que ce soit « En marchant vers le mont Tremblant », « Sur l'île d'Orléans », à « Kanawake », à « Val-David », « En forêt vers le nord » ou « Au bord du grand fleuve », les images d'Épinal ajoutent leurs touches mélancoliques et bucoliques aux sentiments exacerbés de la liberté offerte par les grands espaces et l'illusion d'une liberté montagnaise et blanche. On essaie avec le poète d'éviter « le plat village d'ennui » (« Kanawake », p. 17) qui, çà et là, guette. Mais miracle ! « Voici que les vains arpents de neige, / sous le soleil réfléchi dans mille miroirs, / rejoignent



FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE

les images greffées au cœur/ du vieil enfant. [...] » (« Hiver au Québec », p. 18) Et quand les temps se calment, le poète avoue candidement : « à la plume d'oie/ j'écris aux bernaches// à l'eider je chante/ des lieder » (« Petite rivière », p. 32). Quelque chose de Charles Trenet passe alors dans la naïveté jolie, et nous fait penser que, dehors, c'est encore l'été...